



## Les courses

---

*Serge Cazenave-Sarkis*

Ma grand-mère fumait des *ninas* et aimait faire des allusions coquines. Il n'était pas de journée, à mon souvenir, sans qu'elle n'évoque la *biroute de l'oncle Charles*.

L'oncle Charles, je l'ai connu jusqu'à mes six ans. Après, il est mort...

Il était charcutier et diabétique. Je crois. Mais surtout, dans la famille, il devait sa célébrité au fait qu'il avait reçu à l'unanimité du jury une médaille d'or au concours national « Gastronomie et Saveurs de nos Terroirs », à la foire de Rennes, dans les années quatre-vingts. Il avait obtenu cette récompense en proposant sa fameuse *biroute de l'oncle Charles* – une andouille d'un mètre de long, tournée à la main et fumée à la tourbe de nos marais. L'oncle Charles avait un fils, Jean, de trois années mon aîné. Ma grand-mère l'aimait beaucoup, il lui rappelait son frère quand ils étaient enfants. Moi, elle m'appréciait couci-couça. Elle préférait son neveu, au moins, lui, il savait rire – et ma grand-mère, elle aimait rire. Elle riait tout le temps. Mais je sais que l'air de rien, c'était surtout pour elle l'occasion de se racler un bon coup la gorge. Je ne l'ai jamais entendue tousser... C'est la seule coquetterie que je lui connaissais... Et puis aussi, il l'appelait « Tantoche ». Moi, j'avais dû mal à l'appeler Mamie ou Mamoche ou d'un tout autre diminutif affectueux, je n'y arrivais pas, c'est tout juste si je l'appelais « grand-mère ». Elle m'écœurait un peu. C'est vrai, je n'en étais pas très fier.

Quand arrivaient les vacances, que nous passions chez elle, il me fallait toujours quelques jours pour m'acclimater. S'en était-elle rendue compte ? Elle m'appelait sa « belle plante »... De grand-père, je n'en avais pas... Enfin, de connu je veux dire. Jean, un jour, alors que nous ramassions des pommes, m'avait fait cette confidence : « ...toi, des grands-pères, t'en as un max, un tas, des tonnes ! Des litres ! » avait-il ajouté en partant dans un grand éclat de rire, ayant immédiatement pour effet de provoquer celui de ma grand-mère qui, pourtant, se trouvait à l'autre bout du jardin et n'avait rien entendu.

Ils avaient l'un pour l'autre le rire communicatif.

Ma grand-mère possédait une camionnette toute rose, rehaussée, de type camping-car, qu'elle garait sous le hangar à claire voie. Deux fois par semaine, elle nous quittait tôt le matin pour rentrer généralement assez tard. « Pour faire ses courses... », comme elle disait. Ces jours-là, je ne la voyais pas. Je n'aimais pas quand arrivait la nuit, la maison était isolée. Sans elle, j'avais peur. Sa camionnette nous était interdite. Défense d'y pénétrer ! Sauf quand elle devait recevoir du « beau monde », parce que cette fois, c'était tout le contraire. Elle occultait les fenêtres qui donnaient sur la maison avec des serviettes de plage aux motifs exotiques et nous enfermait à l'intérieur. Interdit d'en sortir ! Prisonniers dans son camping-car, nous avions alors vraiment l'impression de partir en vacances pour de vrai...

C'est là que Jean pour la première fois me montra, pour jouer, sa biroute de l'oncle Charles. Nous avions l'habitude ensemble de pisser sur les fourmis, alors je ne fus pas trop surpris. Mon oncle Charles à moi, malgré mon jeune âge, n'avait rien à lui envier. Même longuement roulée à la main et fumé aux mégots récupérés dans les cendriers de grand-mère, Jean n'obtenait, tout au plus, de son oncle Charles, qu'un oncle Charles de la taille d'un *Carambar*... Le jeu allait nous lasser, quand un jour, alors que nous étions à nouveau enfermés dans la camionnette, et que nous tentions, étendus sur la banquette en peau de bique, en vain d'améliorer la taille de nos organes pas encore procréateurs, il se mit à crier : « Oh putain, la châtaigne ! Ouah ! Ça fait quelque chose... » Il en était tout étourdi. Il m'expliqua vaguement ce qu'il venait de ressentir, mais devant mon incompréhension de petit, il se retira à l'avant du véhicule pour tenter de renouveler, comme un grand qu'il était devenu, mais en toute intimité cette fois, les effets de son premier plaisir sexuel.

Les jours passaient – nos chemins s'étaient brutalement séparés. Jean était pris à plein temps par ses nouvelles occupations compulsives – je m'habituais à jouer tout seul près de la mare... « Beau monde » signifiait toujours : camionnette – là, rien n'avait vraiment changé, à part peut-être mon mal de mer qui s'était nouvellement invité, car de s'astiquer, Jean ne s'arrêtait jamais ! Et les amortisseurs usés du camping-car n'expliquaient pas tout – non, mon cousin était à un doigt (le onzième) de devenir complètement fou.

Nous partagions la même chambre.

La nuit, il n'était pas rare qu'il cherche à se glisser entre mes draps. Alors, depuis la fois où il m'avait surpris dans mon sommeil, je m'étais armé d'une paire de ciseaux et ne dormais plus que d'un œil. J'étais à bout. Épuisé.

Un matin de très bonne heure, avec insistance il me secoua.

– Vite, vite ! Réveille-toi, réveille-toi !

– Tu me laisses ! criai-je, exaspéré, en lui brandissant mes ciseaux sous le nez. J'étais vraiment prêt à lui crever un œil.

– Non, non ! J'te jure, viens voir...

Il avait entrouvert les volets de la largeur d'une main. À l'extérieur, dans la pâleur du jour qui se levait à peine, j'aperçus une silhouette extraordinaire qui se dirigeait d'une démarche ondulante vers la camionnette. Je croyais rêver. Elle portait de hautes bottes comme en portaient les mousquetaires, sa jupe que je devinais être en cuir laissait apparaître la presque totalité de ses cuisses, celles-ci étaient mises en valeur par le quadrillage noir de ses bas résilles. Un minuscule boléro rouge avec de la dentelle blanche soutenait une paire de seins à tomber par terre, j'en étais abasourdi, jamais je n'avais éprouvé une telle émotion, et à l'exemple de Jean, je me surpris à mon tour à maltraiter mon oncle Charles comme un perdu. Jean était plié en quatre de me voir dans cet état. Mais là, que m'importait – la fée du jardin à la chevelure d'or montée en chantilly me faisait trop d'effet... Et puis, comme je l'ai déjà dit, ne rêvais-je pas ? Alors, personne n'est responsable de ses rêves, personne !

– Alors, tu l'as vue ?

– Tais-toi, tais-toi, je rêve !

– Eh mec, c'est Tantoche ! dit Jean en pouffant de rire dans sa main disponible.

– Hein ?

– C'est ta Mamie que tu bricoles...

On lit souvent que l'on écarquille les yeux – d'étonnement. Moi, je les fermai et remontai vite fait mon pantalon de pyjama – de honte.

– C'est pas grave, me dit Jean, là, c'est qu'une pute, c'est rien qu'une pute !

– Une pute ?

– Ben oui, comme ta... (Il se tut un instant puis reprit :) Non, ça va, laisse tomber...

– Une pute ?

Je descendis quatre à quatre l'escalier pour aller m'assurer que Jean m'avait raconté des histoires, que ça n'était pas grand-mère, que bien évidemment ce ne pouvait être qu'une de ses amies, ou que sais-je encore... Mais pas ma grand-mère, pas elle ! Pas cette apparition... pas... Mais la camionnette n'était déjà plus là. Nous étions fin août, et étrangement l'air à l'extérieur, comme dans la chambre vide de grand-mère, sentait foutrement le muguet. Le parfum – grand-mère – la fée – les putes – les cris de terreur des poules dans le poulailler que Jean dès l'aube s'était mis en tête de pénétrer... J'en vomis partout sans pouvoir me retenir. Heureusement, le lendemain, c'était mon anniversaire – six ans –, mon oncle Charles, le vrai, serait là. Le repas et le gâteau mangés, les cadeaux offerts, j'allais rentrer à Paris. Les vacances étaient terminées. Maman, enfin, venait me chercher.

Grand-mère rentra plus tôt ce jour-là. Nous ne l'attendions pas. Nous nous apprêtions à dîner sur la terrasse d'un pot de Nutella, de gaufrettes et de noix de cajou, le tout arrosé de coca et d'un fond de rhum que grand-mère utilisait habituellement pour parfumer la pâte à crêpes. Quand, à fond la caisse, sa camionnette rose surgit dans le jardin pour venir se garer juste devant nous – à ras la murette –, en plein sur la rangée d'œillets d'Inde que j'avais pris soin d'arroser cinq minutes auparavant. Le moteur à peine coupé, une sorte de carcasse sanguinolente, les yeux hagards, nue, juste recouverte de la peau de bique, sortit en trombe du camping-car pour se précipiter les fesses à l'air jusqu'à la salle de bain. De toute évidence, grand-mère venait de se faire agresser lors de ses courses par tous les bouchers des supermarchés de la région. À son empressement, j'ai pensé qu'à cet instant ils devaient être encore à ses trousses. Jean avala d'un coup sec ce qu'il restait de rhum et la suivit. Là, j'étais mal, il dut le sentir, car il revint aussitôt pour me mettre entre les mains le vieux fusil de chasse qui servait de décoration au-dessus de la cheminée du salon.

– Ils arrivent, tu tires ! m'ordonna-t-il avant de me quitter pour de bon.

Quand la Mercedes est entrée, j'ai tiré deux fois et, comme dans les films, le pare-brise a explosé. C'était l'oncle Charles. Malgré son visage criblé de chevrotine et d'éclats de verre – pareil à une chicorée frisée –, je l'ai reconnu tout de suite. Il sentait le caramel.

Au bruit des coups de feu, Jean sortit précipitamment. Il était nu. Il cria : « Merde, merde ! Il était chargé ? » Il paraissait étonné. Pour toute réponse, je lui

tendis le fusil. Il le prit, puis me le redonna. Il hésitait. Il dansait d'un pied sur l'autre. Voir le carnage dans la Mercedes ou rejoindre grand-mère.

– Bouge pas d'ici, je reviens !

Il choisit grand-mère.

Le temps me parut long – sinon, jamais je n'aurais failli à l'ordre de Jean... Au début, il m'avait semblé entendre leurs rires, ça m'avait rassuré. Et puis après, seulement celui de Jean, mais très fort... Et puis plus rien... Quelques grognements peut-être... Et puis surtout, il y a la frisée dans la voiture qui s'était mise à bouger... Là, il était temps de faire quelque chose, c'était à grand-mère de décider.

La porte de la salle de bain était entrouverte. Jean avait pendu grand-mère au flexible de la douche et cherchait à lui faire comme aux poules, par-derrière.

J'ai pris le flacon d'eau de Cologne et j'ai tapé de toutes mes forces sur son dos pour qu'il arrête. Il s'immobilisa, puis il s'affaissa tout doucement. Il ne bougeait plus, de la bave sortait de sa bouche, je ne savais pas si c'était du cinéma, j'ai crains qu'il se redresse et qu'il me saute dessus pour me faire du mal, alors j'ai pris un préservatif énorme qui traînait sur la commode et sans réfléchir je l'ai enfilé sur la tête de Jean. Comme un passe-montagne ! Son crâne non plus n'était pas bien gros...

Je n'ai pas pu décrocher grand-mère, elle était trop lourde. Lavée, elle ressemblait à une pièce de bœuf. La tête de Jean dans son boyau reposait sur le rebord de la baignoire – il ne respirait plus lui non plus –, ils allaient bien ensemble. Je les ai laissés. J'ai composé le 17 comme on me l'avait appris et je suis allé au poulailler jeter les deux poules que Jean avait fait crever le matin même. Sur le trajet, pour conjurer le sort et m'éviter d'avoir trop peur, je me suis récité à haute voix tous les mots nouveaux qu'il m'avait été donné d'apprendre cet été-là : « Niquer » / « Baiser » / « Tringler » / « Piner » / « Palucher »... et puis d'autres... je ne sais plus... je les ai oubliés.

Malgré tout ce carnage, j'ai le souvenir d'avoir eu la satisfaction de savoir que maman allait hériter de la camionnette rose. J'en fus ravi ! Vraiment.

Plus jamais, en rentrant le soir, elle n'aurait à se plaindre de son sacré mal aux guiboles. En rentrant de faire ses courses, je veux dire...